

JEAN-PIERRE VINCENT
BERNARD CHARTREUX

MISE EN SCENE DES
FOURBERIES
DE SCAPIN
DE
MOLIERE

Préface de Catherine Clément

*avec 11 maquettes de costumes
de Patrice Cauchetier
et 8 croquis de répétitions
hors texte
de Jean-Paul Chambas*

NANTERRE AMANDIERS

éditions

THEATRALES

VIVE L'ANARCHIE!

p a r C a t h e r i n e C l é m e n t

1. Que reste-t-il d'une mise en scène ?

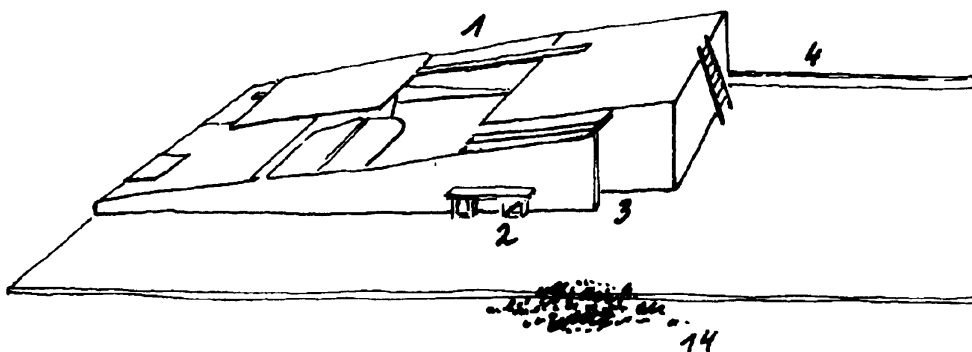
Une fois terminée l'exploitation du spectacle, les décors peuvent parfois demeurer dans un hangar quelconque, entassés le long d'un mur ; on sait que les temps modernes, qui accélèrent la durée de vie d'une création théâtrale pour la réduire à quelques mois, ne permettent plus guère, malgré les progrès techniques, un stockage coûteux ; des merveilles s'en vont à la casse, palais, forêts, cloîtres, garages ou autoroutes disparaissent ainsi à l'insu du public.

Lorsque «la dernière» est finie, que reste-t-il ?

Le dossier de presse ; les conversations nostalgiques des amis ; et les regrets du metteur en scène qui a vu sombrer son œuvre dans l'oubli sans rien pouvoir empêcher. Aussi est-ce lui, ce perpétuel détroussé, qui porte la plus grande charge d'émotion au moment des tout derniers saluts ; plus encore s'ils se prolongent, comme il arrive si le public sait qu'il assiste à la dernière manifestation d'un art par essence éphémère. Oui, quelquefois le public sait, et continue d'applaudir, comme s'il voulait partager encore, et encore,

LE DECOR

1. Toit jardin
2. Banc jardin
3. Entrée "Argante"
4. Parapet lointain
5. Prie-Dieu
6. Linge à sécher
7. Tonneau en fer
8. Tabouret cour
9. Entrée "Scapin"
10. Entrée fond cour
11. Toit cour
12. Vasistas
13. Quinquets/Rampe
14. Tas d'ordures

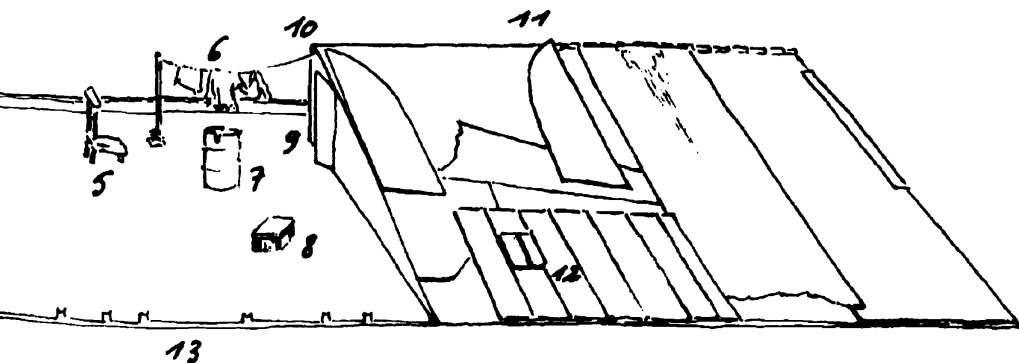


Deux toits, deux hauts d'immeubles enserrent une terrasse. Nous sommes sur les hauteurs de Naples. Les toits déglingués et rafistolés racontent à leur manière la pauvreté et la rudesse du Sud méditerranéen. A gauche, c'est-à-dire "côté jardin", c'est la maison d'Argante. A droite, "côté cour", c'est la maison de Géronte. Scapin y habite dans le grenier ; et Géronte surgit au fond, par un escalier qu'on devine longeant le mur, derrière la maison.

La terrasse est bordée, au lointain, d'un petit muret par-delà lequel, en contrebas, on devine les rues qui descendent vers la mer.

Mais cette terrasse est aussi tout simplement un plancher de théâtre, le plus simple qui soit, bordé à la face (sur le devant) de quelques vieux quinquets à bougie. Ce qui permet à l'imagination du spectateur de passer du "réalisme" napolitain au pur jeu de théâtre dépassant l'histoire et la géographie.

Les abords du grenier de Scapin sont jalonnés de quelques objets usuels : un fil à étendre le linge, un tonneau pour recueillir l'eau de pluie, un tabouret qui a l'air de servir aussi de cage à poules, et enfin un prie-Dieu laissé là pour on ne sait quel usage.



a. *Deux jeunes gens mêmement affolés mutatis mutandis (l'un est maître, l'autre serviteur) par la nouvelle qu'ils viennent d'apprendre, du retour du père. Depuis le port ils ont couru d'une traite jusqu'ici, au milieu des terrasses et des toits, leur refuge, l'endroit aussi où Scapin a sa soupente. Scapin, l'homme du dernier recours devant la porte de qui ils viennent geindre.*

1. Octave prend pied par le fond sur le toit cour. Il s'assied à même le toit.

2. Silvestre est apparu. Il finit son ascension et vient s'asseoir aussi. Il grignote un méchant morceau de pizza.



SILVESTRE

LES
FOURBERIES
DE
SCAPIN

ACTE PREMIER

Scène première

OCTAVE, SILVESTRE^a

OCTAVE¹.— Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux !
Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre
au port que mon père revient ?²

SILVESTRE.— Oui.

OCTAVE.— Qu'il arrive ce matin même ?

SILVESTRE.— Ce matin même.

OCTAVE.— Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SILVESTRE.— Oui.

OCTAVE.— Avec une fille du seigneur Géronte ?

SILVESTRE.— Du seigneur Géronte.

OCTAVE.— Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.— Oui.

OCTAVE.— Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.— De votre oncle.

OCTAVE.— A qui mon père les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.— Par une lettre.

1. Octave se dresse, un peu grandiloquent. Il descend vers le centre du plateau (l'endroit d'où l'on voit le port).

2. Silvestre le suit comme son ombre.

3. Carle sort de la maison cour. Il se réveille. Il va chercher une serviette sur le fil et faire une toilette sommaire avec l'eau du tonneau.

4. Octave tombe à genoux et se signe.

5. Silvestre tombe à genoux aussi.

6. Octave s'énerve et s'en prend à Silvestre qu'il manque étrangler. Scapin est sorti lentement de chez lui, sirotant son breuvage du matin.



OCTAVE

OCTAVE.— Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

SILVESTRE.— Toutes nos affaires.

OCTAVE.— Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.— Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.— Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.— Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.— Je suis assassiné par ce maudit retour.¹

SILVESTRE.— Je ne le suis pas moins.²

OCTAVE.— Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SILVESTRE.— Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.³

OCTAVE.— O Ciel !⁴ par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

SILVESTRE.— C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

OCTAVE.— Ah ! Tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.— Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.⁵

OCTAVE.— Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ?⁶ A quel remède recourir ?